

Vincent Debaene, Département de langue et littérature françaises modernes

Séminaire de la faculté des lettres *Questions de recherche*

Séance du 12 novembre 2020

Auteurs noirs, préfaciers blancs

Textes à lire :

-Introduction de Maurice Delafosse à Moussa Travélé, *Petit Manuel Français-Bambara*, Paul Geuthner, 1910

-Avant-propos de Gabriel Monod-Herzen à « Le Soudan français », *Europe*, février 1929 [texte non signé, rédigé par Fily Dabo-Sissoko]

-Avant-propos de Henri Labouret à Moussa Travélé, « Le Komo ou Koma », *Outre-mer*, juin 1929

-Préface de Georges Hardy à Paul Hazoumé, *Doguicimi*, Larose, 1938

-Préface de Robert Desnos à Léon-Gontran Damas, *Pigments*, GLM, 1937

-« Un grand poète noir », préface d'André Breton à Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Bordas, 1947

-« Orphée noir », introduction de Jean-Paul Sartre à Léopold Sédar Senghor (dir.), *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache d'expression française*, PUF, 1948 [extraits]

-Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Le Seuil, 1952 [extraits]

PETIT MANUEL
FRANÇAIS-BAMBARA

PAR

MOUSSA TRAVÉLÉ

Interprète principal de la colonie du
Soudan Français
Chevalier de la Légion d'Honneur

NOUVEAU TIRAGE



A.S. 1951/01109

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB, 13

1947

S.L.G.

Jb 12

INTRODUCTION

En présentant au public le petit manuel bambara de l'interprète *Moussa Travélé* (ou *Taraoré*), que M. le Gouverneur du Haut-Sénégal-Niger m'a chargé de faire éditer au compte de la colonie, je crois utile de le faire précéder de quelques courtes observations.

Tout d'abord il est bon de noter que la langue qui y est étudiée — le *bambara* selon l'appellation vulgaire ou mieux le *ban-mana* selon la prononciation indigène — est l'un des dialectes principaux de la grande famille dite *mandé* ou *mandingue* ; ce dialecte est assez différent des autres, notamment du *malinké* et du *dioula*, pour qu'il mérite d'être étudié à part. Il est parlé principalement dans les cercles de *Ségou*, de *Bamako*, de *Bougouni*, de *Goumbou*, de *Nioro*, de *Sokolo*, de *Kita*, de *Bafoulabé*, de *Kayes*, et, moins usuellement, dans d'autres régions du Haut-Sénégal-Niger. Il se différencie légèrement selon les pays en un certain nombre de sous-dialectes très voisins les uns des autres : la connaissance de l'un d'eux suffit pour comprendre les autres ; seul, peut-être, le sous-dialecte de *Ségou* offre des particularités plus spéciales.

L'auteur de ce *Petit manuel* est lui-même un *Bambara* qui, originaire de *Ségou*, a voyagé et résidé

dans les divers pays où se parle sa langue maternelle. Le sous-dialecte qu'il a étudié dans cet ouvrage est en général celui de Bamako et du Bélé-dougou, le plus répandu, mais il a noté çà et là quelques expressions spéciales au parler de Ségou.

L'auteur ayant traité de sa propre langue, il me semble difficile de trouver une meilleure occasion d'apprendre le pur bambara que de lire ce petit volume. Aussi n'ai-je rien voulu changer ni à la façon dont Moussa Travélé a rendu la prononciation des sons indigènes ni aux exemples qu'il a choisis. J'ai pensé qu'à tous les points de vue il était préférable de laisser à cette étude d'un Noir travailleur, intelligent et consciencieux son originalité et sa couleur locale.

Peut-être trouvera-t-on que la grammaire aurait pu être plus complète et le vocabulaire plus étendu. Mais on se souviendra que l'auteur a modestement intitulé son ouvrage « petit manuel », indiquant par là qu'il n'a pas eu la prétention de faire une étude complète de sa langue, mais a cherché simplement à permettre aux Européens résidant en pays bambara d'arriver facilement et vite à bien parler et à se faire bien comprendre. Ainsi défini, le but de Moussa Travélé sera certainement atteint, et je suis heureux que M. le Gouverneur Clozel m'ait fourni l'occasion d'y aider.

MAURICE DELAFOSSE,
ancien administrateur du Cercle de Bamako.
Paris 1910.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Ce *Petit manuel français-bambara* que je dédie à Monsieur le Gouverneur du Haut-Sénégal-Niger est une œuvre modeste. Je n'ai pas cherché à respecter rigoureusement le mot-à-mot. J'ai essayé avant tout de faire un guide réellement pratique et c'est dans ce but que je me suis attaché à faire ressortir la prononciation exacte, telle qu'on l'entend sortir de la bouche des indigènes.

J'ai le ferme espoir que cet ouvrage, qu'il peut être facile d'avoir toujours avec soi, rendra quelques services aux Européens.

La langue bambara est une des plus répandues dans tout le Soudan Français, et on dit d'ailleurs : *Banmana kan é foroba yé* ce qui signifie « la langue bambara est universelle ». Sa connaissance permet de se faire comprendre dans la plus grande étendue de ces vastes territoires.

M. TRAVÉLÉ.

Le Soudan Français⁽¹⁾

DE notre colonie africaine, une voix s'élève. De toutes mes forces, je voudrais contribuer à la faire entendre, car ce qu'elle dit nous permettra de mieux comprendre, et ce qu'elle demande peut être accordé sans que la France ait à en pâtir dans son prestige ou dans son intérêt.

Tout ce qui suit, à part quelques transitions, est formé d'extraits de la correspondance d'un membre d'une noble famille soudanaise. Afin d'éviter toute méprise concernant l'originalité de tel ou tel passage j'ai placé entre guillemets tout ce qui est formé par les expressions mêmes de mon ami. Car j'ai voulu respecter scrupuleusement, non seulement sa pensée, mais la forme qu'il lui donne, me bornant à classer et à réunir les parties les plus notables de ses lettres.

Je tenais, en effet, à conserver intact le style de ce noir qui n'a jamais vu la France, comme témoignage et de ce que valent certaines écoles françaises de l'Afrique, et des possibilités intellectuelles des noirs. Mon ami a successivement suivi les cours de deux écoles sénégalaises. Ses études furent bonnes, car ses dispositions paraissaient excellentes, mais ses professeurs lui ont toujours reproché un goût trop vif pour des auteurs non compris au programme. Il eut, quand ses études furent terminées, l'occasion de parcourir l'étendue du Soudan, voyant un peu de toutes les races du pays et rencontrant des blancs de tout genre. Cependant il profitait de toutes les occasions possibles pour lire, et c'est ainsi que par

(1) Le texte suivant a été lu au Cours de Vacances organisé pendant l'été de 1927, à Gland (Suisse), par la Ligue Internationale des Femmes pour la Paix et la Liberté, sous la présidence de M. Félicien Challaye. Voir *Europe* du 15 avril 1928.

un persévérant effort, ce noir soudanais réussit à maîtriser une langue absolument différente de la sienne propre.

Le texte actuel a été revu et corrigé par mon ami, en entier.

La correspondance que j'entretiens avec lui est volumineuse. Pour être bref, j'ai dû être incomplet. Mais j'ai conscience d'avoir gardé de ses lettres l'essentiel, c'est-à-dire ce qui peut montrer aux blancs de cœur honnête, comment agir (1).

G. E. MONOD-HERZEN.

PREMIÈRE PARTIE

AUTREFOIS

LE SOL SOUDANAIS:

Le Soudan comprend la plus grande étendue (35 %) des territoires de l'Afrique Occidentale française, il est situé au centre de ces terres et possède une unité géographique assez bien définie.

« Sa superficie est triple de celle de la France et sa population n'égale pas celle de Paris. Les richesses de cet immense pays sont extrêmement variées : sel, fer et or, coton, arachide, mil, kapock, riz, bois divers, gomme, tubercules, caoutchouc, bovins, chevaux, moutons, volailles, poissons, gibier, etc... L'agriculture et l'élevage étaient et sont de beaucoup les plus importantes sources de revenu des habitants ».

« L'histoire des peuples qui habitent le Soudan ne peut pas être suivie bien haut », car l'écriture n'existait pas chez les noirs avant l'introduction de l'arabe (2). Nous savons seulement que, « sous l'administration de chefs énergiques, les royaumes soudanais ont plusieurs fois été réunis en de puissants empires » dont le dernier, l'empire de Mali, était connu du Portugal qui traitait avec lui d'égal à égal, au xv^e siècle de l'ère chrétienne.

(1) L'actuel gouverneur général de l'A. O. F., M. Carde, a donné, par de récentes réformes, des preuves certaines de bonne volonté sincère, qui font bien augurer de la note de son gouvernement.

(2) Au xv^e siècle.

OUTRE-MER

Revue Générale de Colonisation

publiée avec la collaboration des Professeurs et des Anciens Elèves de l'Ecole Coloniale

DIRECTEUR

M. Georges HARDY

Directeur de l'Ecole Coloniale

La Revue *Outre-Mer* est consacrée à l'étude des populations coloniales et des problèmes généraux de la colonisation.

Elle comprend quatre fascicules par an.

Chaque fascicule contient en principe :

- 1° des articles généraux de documentation et de doctrine ;
- 2° des mélanges et documents ;
- 3° une chronique de la vie coloniale ;
- 4° des comptes rendus d'ouvrages ;
- 5° une revue des revues.

Les articles sont publiés sous la responsabilité de leurs auteurs.

Il pourra être rendu compte dans *Outre-Mer* des ouvrages et des articles de périodiques, traitant de la géographie et l'ethnographie coloniales et aux méthodes et procédés de colonisation. Pour un exemplaire du journal, envoyer au Directeur de la Revue, 2, Avenue de l'Observatoire, Paris, VI.

Pour tout ce qui concerne la Rédaction de la Revue, s'adresser à M. Georges HARDY, 2, Avenue de l'Observatoire, Paris, VI.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (abonnement, changement de titre, achat de numéros ou d'collections, etc.), s'adresser à la Librairie LA ROSÉ, 11, Rue Victor-Cousin, Paris, V^e.

Outre-Mer

Revue Générale de Colonisation

(Paraissant à la fin de chaque Trimestre)

RÉDACTION :
2, Avenue de l'Observatoire

ADMINISTRATION :
11, Rue Victor-Cousin, 11

Téléphone : ODÉON 32-70

| | | |
|----------------------|--------------------|----------|
| | France et Colonies | Etranger |
| ABONNEMENT | 45 fr. | 55 fr. |
| PRIX DU NUMÉRO | 12 fr. | 15 fr. |

1^{re} ANNÉE

N° 2

JUN 1929

SOMMAIRE :

| | Pages |
|--|-------|
| MOUSSA TRAVÉLÉ. — Le Komo ou Koma. | 127 |
| A. CABATON. — Les demi-civilisés de l'Indochine (2 ^e article). | 151 |
| A.-M. GOICHON. — Quelques scènes de vie Saharienne (Ghardaïa). | 167 |
| P. RICARD. — La Rénovation des tapis marocains. | 184 |
| D ^r CAZANOVE. — Les Congrès internationaux de Médecine coloniale. | 193 |
| A. YOU. — La Main-d'œuvre et la Colonisation à Madagascar | 210 |
| ENQUÊTES ETHNOGRAPHIQUES. — Recommandations pour l'Etude de la famille | 221 |
| <i>La Vie coloniale</i> | 229 |
| <i>Mélanges et Documents</i> | 237 |
| <i>Comptes rendus bibliographiques</i> | 248 |
| <i>Revue des Revues</i> | 255 |

✱

LE KOMO OU KOMA

Moussa Travélé, indigène lettré, profondément dévoué à la cause française, apporte ici une nouvelle et importante contribution à l'ethnologie africaine, en nous donnant, après des dictionnaires, des contes, des proverbes et plusieurs études justement appréciées sur les Bambara, une description détaillée du mystérieux Komo ou Koma soudanais. Ce travail confirme mes observations personnelles en ce qui concerne l'usage du rhombe sacré (bull-roarer, wirbelholz, churinga), en Afrique occidentale. J'ai rapporté plusieurs instruments de ce genre, que j'ai présentés à l'Institut français d'anthropologie en 1925. Ceux qui proviennent de la région du Bani sont en fer, ce qui explique l'expression enregistrée par Monteil: nege son sacrifier au fer. Jusqu'ici, aucun auteur, sauf Tauxier, n'avait soupçonné l'emploi de cet appareil au Soudan.

Une autre remarque s'impose à propos du travail de Moussa Travélé. Sa conclusion montre l'absolue nécessité pour les administrateurs de connaître les langues, les institutions, les mœurs, la mentalité des indigènes dont ils sont les tuteurs. C'est pour eux le seul moyen d'éviter des erreurs analogues à celles qui nous est plaisamment contée ici, de mieux comprendre et enfin de mieux guider des pupilles attardés.

Henri LABOURET.

♦♦

Je me suis toujours efforcé, jusqu'à présent, de faire connaître, aussi exactement que possible, aux Français, nos guides, notre langue et les mœurs de notre pays, car j'estime que mieux nous serons connus, mieux nous serons dirigés. La nouvelle étude que je présente aujourd'hui répond à la même pensée, elle a pour but de révéler un

des plus grands secrets religieux du Soudan. Je demande humblement au lecteur de vouloir bien accueillir favorablement ce modeste exposé.

Un jour, étant assis devant ma porte, j'entendis : *ini sou* (bonsoir), et je reconnus mon vieil ami et compatriote Bala Dembélé, de race Bambara, que je n'avais pas vu depuis près d'un an. Il revenait du pays et me raconta comment le village, autrefois enfermé dans les murs d'enceinte qui le protégeaient en cas d'attaque, avait pu s'étendre en toute liberté grâce à la paix française. Après avoir conté longuement cette transformation, il ajouta :

« En arrivant, j'ai trouvé sur le sentier un vieillard « répondant au nom de Baba Diara. Il était chargé d'un « panier contenant des morceaux de termitières pleins de « larves destinées à ses poulets. Ainsi qu'il est de coutume « chez nous, je le saluai respectueusement, puis lui présentai « ma tabatière, l'invitant à priser. En même temps, pour « le soulager, je m'emparai de sa charge et la posai sur « ma tête; je le précédai, étant le plus jeune.

« Surpris de cet acte, le vieillard qui me croyait étranger « à sa race s'informa de mon nom. Il revint aussitôt de « sa surprise lorsque je lui appris que j'étais Bamannan « (Bambara) comme lui. Nous traitant alors en frères, nous « continuâmes notre route en causant. Tout à coup, Baba « Diara s'arrêta et me dit : « Bana minéra » (l'extérieur « du village est pris).

« Je compris qu'il y avait une cérémonie de komo (koma « en Malinké) au village de Sikoro où nous allions.

« Le vieillard me demanda si j'avais vu ou, plutôt, si « j'étais initié au komo. Je lui répondis par l'affirmative « en lui faisant sur le coup les signes probatoires. Il prit « alors confiance et nous continuâmes notre chemin sans « crainte. Si je n'avais pas agi de cette façon, mon compa- « gnon m'aurait prié de l'attendre et serait allé prévenir « les acteurs, qui auraient dissimulé le komo pour nous « laisser passer.

« Au village, Baba Diara me pria de loger chez lui. « J'acceptai avec plaisir. Le soir, notre conversation roula « sur bien des choses anciennes du pays, et naturellement « sur les Blancs aussi.

« Curieux, je demande à mon logeur : Toi qui es un vieil- « lard, sais-tu quelle est l'origine du komo ? Surpris d'une « telle question, il me fixe et, après un moment, répond :

« Pourquoy me demandes-tu cela ?
« — Eh bien, lui dis-je, je considère que c'est mon devoir « de connaître le fond de « l'affaire des hommes (1) » ; je « désire, en outre, contrôler le dire d'un Blanc qui m'assura « que le komo existait déjà à Gâna, une très grande ville « d'autrefois, qu'il y avait là-bas un quartier païen et un « bois sacré interdits aux étrangers. Ce bois sacré abritait « le temple des idoles et cela existait, je le répète, depuis « fort longtemps, depuis près de 850 ans.

« — C'est fort possible, me répondit le vieillard; je n'ai « jamais entendu parler de cette ville des folo-maou (gens « d'autrefois), mais j'ai appris par nos anciens que le komo « avait été apporté dans notre pays par Maka-tâ-Djigui « (Djigui qui alla à la Mecque). On dit qu'il revint avec le « komo et tous les autres gros fétiches de la Mecque. « D'autres disent que c'est à Missira (Egypte) qu'il les aurait « reçus. Mais je ne saurais dire à quel moment cela se « passa.

« — Je dis encore à Baba Diara : j'ai été présenté au « komo à N'Koumi, village situé au centre de ce grand « pays du Bélédougou, pays Bambara, mais je suis obligé « de t'avouer que je ne sais rien de « l'affaire des hommes » « et puisque tu as bien voulu me recevoir chez toi, pour la « grâce de tes pères (2) et grands-pères défunts, donne- « moi quelques détails précis sur le secret des hommes.

INITIATION

« Le vieillard, sensible à ma déférence pour ses ancêtres, « m'interrogea :

« — Comment donc as-tu été présenté au komo ?

« — On m'a fait donner, lui dis-je, un poulet et deux colas

(1) Périphrase désignant le komo et où se trouve indiqué son caractère à la fois discret et obligatoire pour les hommes.

(2) Les Bambara confondent dans ce mot les pères et les oncles paternels.

Paul HAZOUMÉ

DOGUICIMI

Préface de M. Georges HARDY

*Directeur Honoraire de l'Ecole Coloniale,
Recteur de l'Académie de Lille.*

DU MEME AUTEUR :

« Le Pacte de Sang au Dahomey »

Edition de l'Institut d'Ethnologie

1^{er} Prix du Gouvernement Général de l'A.O.F

1937

LAROSE — PARIS

MA GRANDE CLAIRE ET MA PETITE LAURE

BIEN CHÉRIES

JE VOUS DÉDIE CET OUVRAGE ET JE FAIS LE VŒU

QUE VOUS GARDIEZ, TOUTE VOTRE VIE,

LA VERTU ET L'HÉROÏQUE FERMETÉ

DE

DOGUICIMI

ET QUE VOUS SOYEZ PLUS HEUREUSES

QUE L'INFORTUNÉE HÉROÏNE

Bien affectueusement, votre Père,

P. HAZOUME.

PREFACE

En 1892, les troupes françaises commandées par le colonel Dodds occupaient Abomey; en 1931, un instituteur dahoméen, Paul Hazoumé, faisait accepter par l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris, qui n'est pas suspect d'indulgence aux mauvais ouvrages, la publication d'une étude sur « le Pacte de sang au Dahomey ». En moins de quarante ans, la recherche scientifique s'est donc acclimatée au pays des Amazones et des Grandes Coutumes. Il faudrait être aveugle pour ne point voir, dans ce rapprochement de dates et de faits, quelque chose de proprement merveilleux. *Africa portentosa*, disaient les anciens : les prodiges, pour avoir changé de caractère, n'en sont pas moins éclatants.

C'est pour la France, bien entendu, un singulier mérite que d'avoir, au lendemain même de l'installation coloniale, opéré de telles conquêtes intellectuelles et morales. Le cas de Paul Hazoumé n'est pas isolé en Afrique occidentale française; il est seulement le plus brillant de toute une série, et c'est si vrai qu'en 1931 le Gouverneur Général Brévié a pu fonder, à l'intention des auteurs indigènes de travaux ethnographiques ou historiques, un prix annuel qui jusqu'ici n'a récompensé que des œuvres de solide valeur. Mais comme il serait injuste de méconnaître en la circonstance la part de l'Afrique elle-même et de ne point admirer la vitalité de son âme, la souplesse d'adaptation de ses races jeunes et vibrantes, mieux encore, la fécondité de civilisations que défigurait un masque barbare et qui contenaient réellement toutes sortes de vertus!

Paul Hazoumé, mon ami Paul Hazoumé, — car nous sommes de vieilles connaissances, — offre à cet égard un curieux mélange de modernisation européenne et de traditionalisme africain. Si son teint ne trahissait son origine, vous le prendriez pour un Français de France; tout, dans sa façon libre et gaie de s'exprimer, dans son allure courtoise, dans ses gestes aisés et mesurés, dans l'aimable ardeur qui émane de sa personne, est d'un homme de chez nous. Tout, dans sa tenue, dans sa conduite, est d'une conscience scrupuleuse, attentive à ses devoirs, soucieuse des responsabilités spéciales qui s'imposent à l'élite, tout entière pénétrée d'une moralité telle qu'on ne songe pas un instant à le traiter en étranger. Citoyen français, il ne conçoit, au surplus, d'autre patrie possible que la nôtre, et vous l'étonneriez fort, si vous lui prêtiez imprudemment la moindre visée autonomiste. Mais, à la manière de beaucoup d'entre nous, qui, sans cesser un instant d'être d'excellents patriotes, réservent une particulière tendresse à leur région natale, il entend ne point se détacher inutilement du sol de ses ancêtres, du passé de sa famille, des habitudes de son entourage, de toutes les forces qui ont concouru à former sa personnalité profonde. Il représente par là le type même de cet humanisme africain que nous rêvons d'étendre largement et qui amènerait notre entreprise de colonisation à cet émouvant résultat : une amélioration d'existence sans déracinement, une communauté d'intérêts et de sentiments sans fausse uniformité.

C'est cet honnête homme, ce grand laborieux, ce bon Français, qui se propose maintenant de nous faire connaître comment le heurt, dans les relations de la France et du Dahomey, a fait place au rapprochement et d'étudier à fond un de ces problèmes de contact qui correspondent à l'un des aspects les plus intéressants de notre temps. La forme romancée qu'il a cru bon d'adopter n'est qu'une apparence : c'est bel et bien de l'histoire qu'il nous apporte, exacte, parfaitement objective, et de l'histoire psychologique, la seule qui compte vraiment. Aux sèches analyses, qui demeurent toujours éloignées des réalités vivantes, il a préféré une suite de scènes animées et colorées, une résurrection des faits et des

gestes, un drame qui nous porte au cœur même de la société locale et nous familiarise progressivement avec ses démarches de pensée. Il n'est pas jusqu'aux longs discours de ses personnages qui ne jouent ici un rôle essentiel, et l'on se condamnerait, en ne les suivant point patiemment, à ne rien comprendre du débat ni des acteurs. Si l'on se rappelle qu'il ne s'agit pas ici d'événements très reculés dans le passé ni d'habitudes entièrement disparues, on conviendra sans doute que cette méthode est plus près que toute autre de la vérité et qu'elle garde la valeur d'un intelligent « reportage ».

Voilà donc dans quel esprit il convient d'accueillir et de lire ce livre : qu'on se garde d'y voir un roman colonial; il n'invente rien, il se contente de choisir, parmi les héros et les événements d'un lieu et d'une époque, ceux qui lui paraissent le plus caractéristiques; il vise avant tout à nous faire admettre que des idées et des usages puissent différer des nôtres sans être pour autant dénués d'intérêt et détestables, et il veut nous montrer en fin de compte comment des groupements humains peuvent s'accorder sans se ressembler point pour point.

Je me permets de réclamer, pour cet ouvrage puissamment original, toute la sympathie du public français. Son auteur en est digne au plus haut point, et nous trouvons là, de surcroît, au milieu de tant d'alarmes, une belle occasion de réconfort : aux côtés de la vieille France d'Europe, il y a désormais des Frances nouvelles, qu'on essaie bien de troubler, elles aussi, mais qui se reconnaissent pour ses filles et lui donnent tous les jours des preuves touchantes de leur attachement. Sans déclarations grandiloquentes, sans vaine sentimentalité, *Dogucimi* nous offre une de ces preuves indéniables. Il importe de la retenir avec gratitude et de lui donner son plein effet.

Georges HARDY,

*Directeur honoraire de l'Ecole Coloniale,
Recteur de l'Académie de Lille.*

AVERTISSEMENT

Cet ouvrage, qui traite des mœurs et coutumes de l'ancien royaume du Dahomey, est une ébauche de peinture d'une race conquérante à un tournant de l'histoire de ses guerres, de ses trafics et sacrifices humains qui lui avaient fait, dans le monde civilisé, une triste célébrité de barbarie.

A travers la fiction romanesque créée pour divertir, durant de longues pérégrinations dans le passé de cette race, on verra ses profondes qualités et le vrai visage de la cour de ses rois, malgré les crimes auxquels un moment d'égarement et aussi la cupidité des Négriers l'avaient poussée.

Nous avons découpé, dans son histoire, une des mille bonnes actions accomplies par des Dahoméennes pour démontrer qu'elles étaient la fidélité même, ce dont doutaient, cependant, certains hommes qui voyaient toujours l'autre sexe à travers la perfidie de quelques rares épouses qui ont failli à la foi conjugale.

Ce roman, où de légères entorses ont été données à l'histoire chronologique, mais où chaque personnage garde l'attitude et tient le langage seyant à son rang social et à la mentalité de son époque (première moitié du XIX^e siècle), montre que l'humanité est partout la même, puisque le sublime et la magnanimité voisinaient avec la bassesse et la tyrannie dans l'ancien Dahomey comme sous d'autres cieux.

Les peuples de culture européenne, qui mettent le machinisme à la place d'honneur, et dont la devise est de « faire vite », trouveront, sans doute, quelques longueurs, à cer-

tains chapitres de ce livre. Elles sont motivées par notre souci de donner l'image exacte de cette peuplade, qui ne constitue qu'une des parties du Dahomey actuel, pour qui la vie, c'est la palabre, la guerre et la fête, et qui fait de la nonchalance et de l'impassibilité la marque de la noblesse.

L'orthographe de certains noms indigènes, de même que les expressions qui paraîtraient singulières au lecteur, sont la reproduction exacte de l'accent local et la traduction fidèle du langage pittoresque des Dahoméens. Ce parler solennel achèvera, par sa saveur de terroir, pensons-nous, de communiquer à notre documentation un cachet d'exotisme et d'authenticité, constante préoccupation du vrai régionalisme.

Nous espérons donc que le lecteur qui ne goûtera pas le côté romanesque de l'ouvrage appréciera, au moins, l'important document ethnologique et historique présenté ici et qui est le fruit de vingt-cinq années de commerce avec les « anciens » du Dahomey.

P. HAZOUMÉ.

CHAPITRE PREMIER

UN PROJET DE GUERRE

Les coqs ont cessé depuis un moment leur deuxième concert de coquericos.

Les « ko! ko! ko! » de la petite clochette de la cloche géminée de Panligan Déguénon Fonfi — le crieur de ce règne — s'égrenaient précipités et prolongés, annonçant que l'homme rendait hommage à tous ses prédécesseurs vivants ou morts, dont il énumérait mentalement les noms et sollicitait l'assistance avant de commencer sa périlleuse fonction de célébrer les règnes passés et le présent.

Des « kioun-go! kioun-go! kioun-go! » espacés entre-coupaient maintenant la voix chevrotante du crieur qui contourrait le Grand Palais — œuvre de neuf règnes — et jetait les sentences des rois dans le calme dont la nuit enveloppait encore la terre.

Sur les lèvres des Danhoménous qui l'entendaient, se pressaient ferventes des prières à l'adresse des ancêtres dont ils imploraient les bénédictions pour le Danhomé qu'ils avaient fondé, agrandi, rendu puissant et prospère et qu'ils devaient continuer à protéger.

Bien que dépassant quatre coudées, la taille du crieur n'atteignait pas le quart de la hauteur de ces murailles qui se dressaient majestueuses, couronnées d'un épais bouquet de paille sèche. Leur silhouette altière défilait la pluie qui, sans cette coiffure, aurait bien fini par les fondre. La moindre lézarde n'entamait pas ces murailles d'un beau rouge de terre de barre qui faisait plus gaie

Il se nomme Damas. C'est un nègre... Damas est nègre et tient à sa qualité et à son état de nègre. Voilà qui fera dresser l'oreille à un certain nombre de civilisateurs qui trouvent juste qu'en échange de leurs libertés, de leurs terres, de leurs coutumes et de leur santé, les gens de couleur soient honorés du nom de « Noir ». Damas refuse le titre et reprend son bien. Ce bien vous sera révélé dans les poèmes qui vont suivre...

Ils sont à la gloire, ces poèmes, de tout l'immense prolétariat indigène des colonies. Ils nous signifient que le temps est venu de poursuivre la conquête de ces terres et de ces peuples. Ne sont-elles pas exploitées comme les nôtres, ces terres. Et ces peuples ne sont-ils pas... voyez un peu où la plume et le bon sens nous entraînent ! Ces poèmes sont donc aussi un chant d'amitié offert, au nom de toute sa race, par mon ami, le nègre Damas, à tous ses frères blancs. Un don de la savane à l'usine, de la plantation à la ferme, de la fabrique tropicale à l'atelier européen.

Robert Desnos, Préface à Léon Gontran Damas, *Pigments*, Paris, GLM, 1937

Léon-G. DAMAS

né à Cayenne le 28 mars 1912

Léon-G. DAMAS est né à Cayenne. Après avoir fait de bonnes études secondaires au lycée Schœlcher de Fort-de-France (Martinique), il vint à Paris. Il y a fait des études de Droit, à bâtons rompus. Il a fait mieux. Il a fréquenté les quartiers et les milieux les plus divers, surtout les nègres de tous les pays du monde, dont Paris est la capitale par excellence, parce que la ville blanche la plus fraternelle : Nègro-américains, Sénégalais, Congolais, Malgaches, Papous, des écrivains, des artistes, des étudiants, des ouvriers et des tirailleurs. Étudiant pauvre, il a vécu avec intensité la tragédie intellectuelle et matérielle, la tragédie morale de sa race.

La poésie de DAMAS est essentiellement non sophistiquée. Elle est faite des mots de tous les jours, nobles ou grossiers, le plus souvent des mots les plus simples et des expressions du peuple, teintées parfois d'une grâce un peu ancienne par l'emploi de certains « créolismes ». Le tout soumis au rythme naturel du tam-tam, car, chez DAMAS, le rythme l'emporte sur la mélodie.

Poésie non sophistiquée : elle est directe, brute, parfois brutale, mais sans vulgarité. Elle n'est surtout pas sentimentale, encore que souvent chargée d'une émotion qui se cache sous l'humour. Humour nègre, qui n'est pas, comme le trait d'esprit, jeu d'idées ou de mots, affirmation de la primauté de l'intellect, mais réaction vitale en face d'un déséquilibre inhumain.

Léopold Sédar Senghor, Notice biographique précédant un choix de poèmes de Léon Gontran Damas, dans *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, Paris, P.U.F., 1948

AIMÉ CÉSAIRE

Cahier d'un retour
au pays natal

ISBN 2-7087-0420-6

© Editions Présence Africaine, 1983

Droit de reproduction, de traduction, d'adaptation réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que « les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

PRÉSENCE AFRICAINE
25 bis, rue des Ecoles, 75005 Paris
64, rue Carnot, Dakar

André Breton

Un grand poète noir

(Préface à l'édition de 1947)

Avril 1941. Bloquant la vue une carcasse de navire, scellée de madrépores au sol de la plage et visitée par les vagues — du moins les petits enfants n'avaient pas rêvé mieux pour s'ébattre tout le long du jour — par sa fixité même ne laissait aucun répit à l'exaspération de ne pouvoir se déplacer qu'à pas comptés, dans l'intervalle de deux baïonnettes : le camp de concentration du Lazaret, en rade de Fort-de-France. Libéré au bout de quelques jours, avec quelle avidité ne m'étais-je pas jeté dans les rues, en quête de tout ce qu'elles pouvaient m'offrir de jamais perçu, l'éblouissement des marchés, les colibris dans les voix, les femmes que Paul Éluard, au retour d'un voyage autour du monde, m'avait dites plus belles que partout ailleurs. Bientôt pourtant une épave se précisait, menaçait d'occuper à nouveau tout le champ : cette ville elle-même ne tenait à rien, elle semblait privée de ses organes essentiels. Le commerce, tout en vitrines, y prenait un caractère théorique, inquiétant. Le mouvement était un peu plus lent qu'il n'eût fallu, le bruit trop

clair comme à travers les choses échouées. Dans l'air fin le tintement continu, lointain, d'une cloche d'alarme.

C'est dans ces conditions qu'il m'advint, au hasard de l'achat d'un ruban pour ma fille, de feuilleter une publication exposée dans la mercerie où ce ruban était offert. Sous une présentation des plus modestes, c'était le premier numéro, qui venait de paraître à Fort-de-France, d'une revue intitulée *Tropiques*. Il va sans dire que, sachant jusqu'où l'on était allé depuis un an dans l'avilissement des idées et ayant éprouvé l'absence de tous ménagements qui caractérisait la réaction policière à la Martinique, j'abordais ce recueil avec une extrême prévention... Je n'en crus pas mes yeux : mais ce qui était dit là, c'était ce qu'il fallait dire, non seulement du mieux mais du plus haut qu'on pût le dire ! Toutes ces ombres grimaçantes se déchiraient, se dispersaient ; tous ces mensonges, toutes ces dérisions tombaient en loques : ainsi la voix de l'homme n'était en rien brisée, couverte, elle se redressait ici comme l'épi même de la lumière. *Aimé Césaire*, c'était le nom de celui qui parlait.

Je ne me défends pas d'en avoir conçu d'emblée quelqu'orgueil : ce qu'il exprimait ne m'était en rien étranger, les noms de poètes et d'auteurs cités m'en eussent, à eux seuls, été de sûrs garants, mais surtout l'accent de ces pages était de ceux qui ne trompent pas, qui attestent qu'un homme est engagé tout entier dans l'aventure et en même temps qu'il dispose de tous les moyens capables de fonder, non seulement sur le plan esthétique, mais encore sur le plan moral et social, que dis-je, de rendre nécessaire et inévitable son intervention. Les textes qui avoisinaient le sien me révélaient des êtres sensiblement orientés comme lui, dont la pensée faisait bien corps avec la sienne. En plein contraste avec ce qui, durant les mois précédents, s'était publié en France, et qui portait la marque du masochisme quand ce n'était pas celle de la servilité,

Tropiques continuait à creuser la route royale. « Nous sommes, proclamait Césaire, de ceux qui disent *non* à l'ombre. »

Cette terre qu'il montrait et qu'aidaient à reconnaître ses amis, mais oui, c'était aussi ma terre, c'était *notre* terre que j'avais pu craindre à tort de voir s'obscurcir. Et on le sentait soulevé et, avant même de prendre plus ample connaissance de son message, comment dire, on s'apercevait que, du plus simple au plus rare, tous les mots passés par sa langue étaient nus. D'où chez lui cette culmination dans le concret, cette qualité sans cesse *majeure* du ton qui permettent de distinguer si aisément les grands poètes des petits. Ce que j'appris ce jour-là, c'est que l'instrument verbal n'avait pas même été désaccordé dans la tourmente. Il fallait que le monde ne fût pas en perte de conscience : la conscience lui reviendrait.

La mercière martiniquaise, par une de ces chances accessoires qui accusent les heures fortunées, ne devait pas tarder à se faire connaître pour la sœur de René Ménénil, avec Césaire le principal animateur de *Tropiques*. Son entremise devait réduire au minimum l'acheminement des quelques mots que je griffonnai précipitamment sur son comptoir. Et en effet moins d'une heure plus tard, s'étant mise à ma recherche par les rues, elle m'indiquait de la part de son frère un rendez-vous. Ménénil : la grande culture en ce qu'elle a de moins ostentatoire, la mesure impeccable mais en dépit d'elles aussi le nerf et toutes les ondes du frémissement.

Et, le lendemain, Césaire. Je retrouve ma première réaction tout élémentaire à le découvrir d'un noir si pur, d'autant plus masqué à première vue qu'il sourit. Par lui, je le sais déjà, je le vois et tout va me le confirmer par la suite, c'est la cuve humaine portée à son point de plus grand bouillonnement, où les connaissances, ici encore de l'ordre le plus élevé, interfèrent avec les dons magiques. Pour moi son apparition, je ne veux pas

dire seulement ce jour-là, sous l'aspect qui est le sien, prend la valeur d'un *signe des temps*. Ainsi donc, défiant à lui seul une époque où l'on croit assister à l'abdication générale de l'esprit, où rien ne semble plus se créer qu'à dessein de parfaire le triomphe de la mort, où l'art même menace de se figer dans d'anciennes données, le premier souffle nouveau, revivifiant, apte à redonner toute confiance est l'apport d'un Noir. Et c'est un Noir qui manie la langue française comme il n'est pas aujourd'hui un Blanc pour la manier. Et c'est un Noir celui qui nous guide aujourd'hui dans l'inexploré, établissant au fur et à mesure, comme en se jouant, les contacts qui nous font avancer sur des étincelles. Et c'est un Noir qui est non seulement un Noir mais *tout* l'homme, qui en exprime toutes les interrogations, toutes les angoisses, tous les espoirs et toutes les extases et qui s'imposera de plus en plus à moi comme le prototype de la dignité.

Nos rencontres, le soir, dans un bar que la lumière extérieure faisait d'un seul cristal, à l'issue des cours qu'il donnait au lycée et qui prenaient alors pour thème l'œuvre de Rimbaud, les réunions sur la terrasse de sa maison qu'achevait d'enchanter la présence de Suzanne Césaire, belle comme la flamme du punch, mais plus encore une excursion au plus profond de l'île : je nous reverrai toujours de très haut penchés à nous perdre sur le gouffre d'Absalon comme sur la matérialisation même du creuset où s'élaborent les images poétiques quand elles sont de force à secouer les mondes, sans autre repère dans les remous d'une végétation forcenée que la grande fleur énigmatique du balisier qui est un triple cœur pantelant au bout d'une lance. C'est là et sous les auspices de cette fleur que la mission, assignée de nos jours à l'homme, de rompre violemment avec les modes de penser et de sentir qui l'ont mené à ne plus pouvoir supporter son existence m'est apparue vraiment sous sa

forme imprescriptible. Qu'une fois pour toutes j'ai été confirmé dans l'idée que rien ne sera fait tant qu'un certain nombre de tabous ne seront pas levés, tant qu'on ne sera pas parvenu à éliminer du sang humain les mortelles toxines qu'y entretiennent la croyance — d'ailleurs de plus en plus paresseuse — à un au-delà, l'esprit de corps absurdement attaché aux nations et aux races et l'abjection suprême qui s'appelle le pouvoir de l'argent. Rien ne peut faire que ce ne soit aux poètes qu'ait été dévolu depuis un siècle de faire craquer cette armature qui nous étouffe et il est significatif d'observer que la postérité ne tend à consacrer que ceux qui ont été le plus loin dans cette tâche.

Cet après-midi-là, devant la fastueuse ouverture de toutes les écluses de verdure, j'éprouvai tout le prix de me sentir en si étroite communion avec l'un d'eux, de le savoir entre tous un être de volonté et de ne pas distinguer, en essence, sa volonté de la mienne.

De le tenir aussi, avec preuves à l'appui, pour un être de total accomplissement : quelques jours plus tôt il m'avait fait présent de son *Cahier d'un retour au pays natal*, en petit tirage à part d'une revue de Paris où le poème avait dû passer inaperçu en 1939, et ce poème n'était rien moins que le plus grand monument lyrique de ce temps. Il m'apportait la plus riche des certitudes, celle que l'on ne peut jamais attendre de soi seul : son auteur avait misé sur tout ce que j'avais jamais cru juste et, incontestablement, il avait gagné. L'enjeu, tout compte tenu du génie propre de Césaire, était notre conception commune de la vie.

Et d'abord on y reconnaîtra ce mouvement entre tous abondant, cette exubérance dans le jet et dans la gerbe, cette faculté d'alerter sans cesse de fond en comble le monde émotionnel jusqu'à le mettre sens dessus dessous qui caractérisent la poésie authentique par opposition à la fausse poésie, à la

poésie simulée, d'espèce vénéneuse, qui prolifère constamment autour d'elle. *Chanter ou ne pas chanter*, voilà la question et il ne saurait être de salut dans la poésie pour qui ne *chante* pas, bien qu'il faille demander au poète *plus* que de chanter. Et je n'ai pas besoin de dire que, de la part de qui ne chante pas, le recours à la rime, au mètre fixe et autre pacotille ne saurait jamais abuser que les oreilles de Midas. Aimé Césaire est avant tout celui qui chante.

Passé outre à cette première condition, absolument nécessaire et non suffisante, la poésie digne de ce nom s'évalue au degré d'abstention, de *refus* qu'elle suppose et ce côté négateur de sa nature exige d'être tenu pour constitutif : elle répugne à laisser passer tout ce qui peut être déjà vu, entendu, convenu, à se servir de ce qui a servi, si ce n'est en le détournant de son usage préalable. Césaire est à cet égard des plus *difficiles* et cela non seulement parce qu'il est la probité même mais encore dans la mesure où son savoir est plus étendu, où il est à la fois des mieux et des plus largement informés.

Enfin — et ici, pour couper court à toute équivoque tenant à ce que, par exception, *Cahier d'un retour* est un poème « à sujet », sinon « à thèse », je précise que je m'en réfère non moins à ceux, d'un autre ordre, qui l'ont suivi —, la poésie de Césaire, comme toute grande poésie et tout grand art, vaut au plus haut point par le pouvoir de transmutation, qu'elle met en œuvre et qui consiste, à partir des matériaux les plus déconsidérés, parmi lesquels il faut compter les laideurs et les servitudes mêmes, à produire on sait assez que ce n'est plus l'or la pierre philosophale mais bien la liberté¹.

1. Pour en prendre le contre-pied, je n'ai pas attendu cette déclaration parue dans *Lettres françaises* (n° 7-8, février 1943) : « J'imagine d'abord la poésie comme une sorte d'écriture qui,

Le don du chant, la capacité de refus, le pouvoir de transmutation spéciale dont il vient de s'agir, il serait par trop vain de vouloir les ramener à un certain nombre de secrets techniques. Tout ce qu'on peut valablement en penser est que tous trois admettent un plus grand commun diviseur qui est l'intensité exceptionnelle de l'émotion devant le spectacle de la vie (entraînant l'impulsion à agir sur elle pour la changer) et qui demeure jusqu'à nouvel ordre irréductible. Tout au plus la critique est-elle autorisée à rendre compte de ce que peut offrir de plus heurté la formation de la personnalité en cause et à mettre en lumière les circonstances marquantes de cette formation. Il faut reconnaître qu'en ce qui concerne Aimé Césaire et *pour une fois* on sortira par là à grandes guides de l'indifférent.

Cahier d'un retour au pays natal est à cet égard un document unique, irremplaçable. A lui seul le titre tout effacé du poème tend à nous placer au cœur du conflit qui doit être le plus sensible à son auteur, du conflit que pour lui il est d'importance vitale de surmonter. En effet, ce poème, il l'écrivit à Paris, alors qu'il vient de quitter l'École normale supérieure et qu'il s'appête à revenir à la Martinique. Le pays natal, oui, comment en particulier résister à l'appel de cette île, comment ne pas

obéissant non seulement aux contraintes de la prose, mais encore à d'autres qui lui sont spéciales, nombre, rythme, rappel périodique de sons, doit pourtant la surpasser en pouvoirs... Je demande ainsi que la poésie possède toutes les qualités qu'on réclame de la prose, qui comprennent en premier lieu nudité, précision, clarté... Le poète doit vouloir exprimer tout et seulement ce qu'il désire. A l'extrême, point d'ineffable, point de suggestion, point d'images évocatrices, point de mystères... » Etc. Roger Caillois, souvent mieux inspiré, s'exprime ici en parfait philistin.

succomber à ses ciels, à son ondoisement de sirène, à son parler tout de cajolerie ? Mais aussitôt l'ombre gagne : il n'est que de se mettre à la place de Césaire pour comprendre à quels assauts cette nostalgie peut être en butte. Derrière ce ramage il y a la misère du peuple colonial, son exploitation éhontée par une poignée de parasites qui défient jusqu'aux lois du pays dont ils relèvent et n'éprouvent aucun trouble à en être le déshonneur, il y a la résignation de ce peuple qui géographiquement a contre lui d'être de loin en loin un semis sur la mer. Derrière cela encore, à peu de générations de distance il y a l'esclavage et ici la plaie se rouvre, elle se rouvre de toute la grandeur de l'Afrique perdue², du souvenir ancestral des abominables traitements subis, de la conscience d'un déni de justice monstrueux et à jamais irréparable dont toute une collectivité a été victime. Une collectivité à laquelle appartient corps et âme celui qui va partir, riche de tout ce que les Blancs pouvaient lui apprendre et à cet instant d'autant plus déchiré.

Il est normal que la revendication le dispute dans le *Cahier* à l'amertume, parfois au désespoir et aussi que l'auteur s'expose

2. Léo Frobenius, se référant aux observations des navigateurs européens de la fin du Moyen Age, écrit : « Lorsqu'ils arrivèrent dans la baie de Guinée et abordèrent à Vaïda, les capitaines furent étonnés de trouver des rues bien aménagées, bordées sur une longueur de plusieurs lieues par deux rangées d'arbres ; ils traversèrent pendant de longs jours une campagne couverte de champs magnifiques, habitée par des hommes vêtus de costumes éclatants dont ils avaient tissé l'étoffe eux-mêmes ! Plus au sud, dans le Royaume du Congo, une foule grouillante, habillée de « soie » et de « velours », de grands Etats bien ordonnés, et cela dans les moindres détails, des souverains puissants, des industries opulentes. Civilisés jusqu'à la moelle des os ! » (Cité dans *Tropiques*, n° 5, avril 1942).

aux plus dramatiques retours sur soi-même. Cette revendication, on ne saurait trop faire observer qu'elle est la plus fondée du monde, si bien qu'eu égard au droit seul le Blanc devrait avoir à cœur de la voir aboutir. Mais on est par trop loin de compte, bien qu'on commence à la porter timidement à l'ordre du jour : « Dans les anciennes colonies, qui devront être soumises à un nouveau régime et dont l'évolution vers la liberté deviendra une matière internationale, la démocratie devra mettre un point final, non seulement à l'exploitation des peuples de couleur, mais au "racisme" social et politique de l'homme blanc³. » On attend avec la même impatience le jour où, hors de ces colonies, la grande masse des hommes de couleur cessera d'être tenue à distance outrageante et cantonnée dans les emplois pour le moins subalternes. Si cette attente était déçue par les règlements internationaux qui entrèrent en vigueur à l'issue de la guerre actuelle, force serait de se ranger définitivement, avec toutes les implications que cela comporte, à l'opinion que l'émancipation des peuples de couleur ne peut être que l'œuvre de ces peuples eux-mêmes.

Mais ce serait réduire impardonnablement la portée de l'intervention de Césaire que de vouloir s'en tenir, si foncier qu'il apparaisse, à ce côté immédiat de sa revendication. Ce qui à mes yeux rend cette dernière sans prix, c'est qu'elle transcende à tout instant l'angoisse qui s'attache, pour un Noir, au sort des Noirs dans la société moderne et que, ne faisant plus qu'une avec celle de tous les poètes, de tous les artistes, de tous les penseurs qualifiés mais lui fournissant l'appoint du génie

3. Pierre Cot : les différents types de constitutions démocratiques (*Le Monde libre* n° 2, décembre 1943).

verbal, elle embrasse en tout ce que celle-ci peut avoir d'intolérable et aussi d'infiniment amendable la condition plus généralement faite à *l'homme* par cette société. Et ici s'inscrit en caractères dominants ce dont le surréalisme a toujours fait le premier article de son programme : la volonté bien arrêtée de porter le coup de grâce au prétendu « bon sens », dont l'impudence a été jusqu'à s'arroger le titre de « raison », le besoin impérieux d'en finir avec cette dissociation mortelle de l'esprit humain dont une des parties composantes est parvenue à s'accorder toute licence aux dépens de l'autre et d'ailleurs ne pourra manquer d'exalter celle-ci à force d'avoir voulu la frustrer. Si les négriers ont physiquement disparu de la scène du monde, on peut s'assurer qu'en revanche ils sévissent dans l'esprit où leur « bois d'ébène » ce sont nos rêves, c'est plus de la moitié spoliée de notre nature, c'est cette cargaison hâtive qu'il est encore trop bon d'envoyer croupir à fond de cale. « Parce que nous vous haïssons, vous et votre raison, nous nous réclamons de la démence précoce, de la folie flambante, du cannibalisme tenace... Accommodez-vous de moi. Je ne m'accommode pas de vous ». Et soudain ce regard transfigurant, le duvet bleu sur la braise, comme à la promesse d'une rédemption qui ne soit plus fallacieuse : vient de passer celui que Césaire et moi tenons pour le grand prophète des temps à venir, je dis Isidore Ducasse, comte de Lautréamont : « *La poésie de Lautréamont, belle comme un décret d'expropriation...* Il entasse en jonchées lyriques et pâles — comme chutent dans la gangrène du soir les doigts du poirier tropical — les trompettes de mort de comique philosophie qui élèvent à la dignité de merveille d'un univers hiérarchisé, l'homme, pieds, mains et nombril — gueulée de poings nus contre le barrage du ciel... Le premier à avoir compris que la poésie commence avec l'excès, la démesure, les recherches frappées d'interdit, dans le

grand tam-tam aveugle, jusqu'à l'incompréhensible pluie d'étoiles...⁴ »

La parole d'Aimé Césaire, belle comme l'oxygène naissant.

André BRETON

New York, 1943.

4. Aimé Césaire : « Isidore Ducasse, comte de Lautréamont » (*Tropiques* n° 6-7, février 1943).

ORPHÉE NOIR

par Jean-Paul SARTRE

Qu'est-ce donc que vous espériez, quand vous ôtiez le bâillon qui fermait ces bouches noires ? Qu'elles allaient entonner vos louanges ? Ces têtes que nos pères avaient courbées jusqu'à terre par la force, pensiez-vous, quand elles se relèveraient, lire l'adoration dans leurs yeux ? Voici des hommes noirs debout qui nous regardent et je vous souhaite de ressentir comme moi le saisissement d'être vus. Car le blanc a joui trois mille ans du privilège de voir sans qu'on le voie ; il était regard pur, la lumière de ses yeux tirait toute chose de l'ombre natale, la blancheur de sa peau c'était un regard encore, de la lumière condensée. L'homme blanc, blanc parce qu'il était homme, blanc comme le jour, blanc comme la vérité, blanc comme la vertu, éclairait la création comme une torche, dévoilait l'essence secrète et blanche des êtres. Aujourd'hui ces hommes noirs nous regardent et notre regard rentre dans nos yeux ; des torches noires, à leur tour, éclairent le monde et nos têtes blanches ne sont plus que de petits lampions balancés par le vent. Un poète noir, sans même se soucier de nous, chuchote à la femme qu'il aime :

« Femme nue, femme noire
Vêtue de ta couleur qui est vie...

Femme nue, femme obscure,
Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases de vin noir. »

et notre blancheur nous paraît un étrange vernis blême qui empêche notre peau de respirer, un maillot blanc, usé aux coudes et aux genoux, sous lequel, si nous pouvions l'ôter, on trouverait la vraie chair humaine, la chair couleur de vin noir.

Nous nous croyions essentiels au monde, les soleils de ses moissons, les lunes de ses marées : nous ne sommes plus que des bêtes de sa faune. Même pas des bêtes :

« Ces Messieurs de la ville
Ces Messieurs comme il faut
Qui ne savent plus danser le soir au clair de lune
Qui ne savent plus marcher sur la chair de leurs pieds
Qui ne savent plus conter les contes aux veillées ... »

Jadis Européens de droit divin, nous sentions déjà notre dignité s'effriter sous les regards américains ou soviétiques ; déjà l'Europe n'était plus qu'un accident géographique, la presqu'île que l'Asie pousse jusqu'à l'Atlantique. Au moins espérions-nous retrouver un peu de notre grandeur dans les yeux domestiques des Africains. Mais il n'y a plus d'yeux domestiques : il y a les regards sauvages et libres qui jugent notre terre.

Voici un noir errant :

« jusqu'au bout de
l'éternité de leurs boulevards sans fin
à flics... »

En voici un autre qui crie à ses frères :

« Hélas ! hélas ! l'Europe arachnéenne bouge ses doigts
et ses phalanges de navires... »

Voici :

« le silence sournois de cette nuit d'Europe... »

où

« ... il n'est rien que le temps ne déshonore. »

Un nègre écrit :

« Montparnasse et Paris, l'Europe et ses tourments sans fin,
Nous hanteront parfois comme des souvenirs ou comme des malaises... »

et tout à coup, à nos propres yeux, la France paraît exotique. Ce n'est plus qu'un souvenir, un malaise, une brume blanche qui reste au fond d'âmes ensoleillées, un arrière-pays tourmenté où il ne fait pas bon vivre ; elle a dérivé vers le Nord, elle s'ancre près du Kamtchatka : c'est le soleil qui est essentiel, le soleil des tropiques et la mer « pouilleuse d'îles » et les roses d'Imangue et les lis d'Iarive et les volcans de la Martinique. L'Être est noir, l'Être est de feu, nous sommes accidentels et lointains, nous avons à nous justifier de nos mœurs, de nos techniques, de notre pâleur de mal-cuits et de notre végétation vert-de-gris. Par ces regards tranquilles et corrosifs, nous sommes rongés jusqu'aux os :

« Écoutez le monde blanc
horriblement las de son effort immense
ses articulations rebelles craquer sous les étoiles dures,
ses raideurs d'acier bleu transperçant la chair mystique
écoute ses victoires proditoires trompeter ses défaites
écoute aux alibis grandioses son piètre trébuchement
Pitié pour nos vainqueurs omniscients et naïfs. »

Nous voilà finis, nos victoires, le ventre en l'air, laissent voir leurs entrailles, notre défaite secrète. Si nous voulons faire craquer cette finitude qui nous emprisonne, nous ne pouvons plus compter sur les privilèges de notre race, de notre couleur, de nos techniques : nous ne pourrions nous rejoindre à cette totalité d'où ces yeux noirs nous exilent qu'en arrachant nos maillots blancs pour tenter simplement d'être des hommes.

Si pourtant ces poèmes nous donnent de la honte, c'est sans y penser : ils n'ont pas été écrits pour nous ; tous ceux, colons et complices, qui ouvriront ce livre, croiront lire, par-dessus une épaule, des lettres qui ne leur sont pas destinées. C'est aux noirs que ces noirs s'adressent et c'est pour leur parler des noirs ; leur poésie n'est ni satirique ni imprécatoire : c'est une prise de conscience. « Alors, direz-vous, en quoi nous intéresse-t-elle, si ce n'est à titre de document ? Nous ne pouvons y entrer. » Je voudrais montrer par quelle voie on trouve accès dans ce monde de jais et que cette poésie qui paraît d'abord raciale est finalement un chant de tous et pour tous. En un mot, je m'adresse ici aux blancs et je voudrais leur expliquer ce que les noirs savent

déjà : pourquoi c'est nécessairement à travers une expérience poétique que le noir, dans sa situation présente, doit d'abord prendre conscience de lui-même et, inversement, pourquoi la poésie noire de langue française est, de nos jours, la seule grande poésie révolutionnaire.

..

Si le prolétariat blanc use rarement de la langue poétique pour parler de ses souffrances, de ses colères ou de la fierté qu'il a de soi, ce n'est pas un hasard ; et je ne crois pas non plus que les travailleurs soient moins « doués » que nos fils de famille : le « don », cette grâce efficace, perd toute signification quand on prétend décider s'il est plus répandu dans une classe que dans une autre classe. Ce n'est pas non plus que la dureté du travail leur ôte la force de chanter : les esclaves trimaient plus dur encore et nous connaissons des chants d'esclaves. Il faut donc le reconnaître : ce sont les circonstances actuelles de la lutte des classes qui détournent l'ouvrier de s'exprimer poétiquement. Opprimé par la technique, il se veut technicien parce qu'il sait que la technique sera l'instrument de sa libération ; s'il doit pouvoir un jour contrôler la gestion des entreprises, il sait qu'il y parviendra seulement par un savoir professionnel, économique et scientifique. Il a de ce que les poètes ont nommé la Nature une connaissance profonde et pratique, mais qui lui vient plus par les mains que par les yeux : la Nature c'est pour lui la Matière, cette résistance passive, cette adversité sournoise et inerte qu'il laboure de ses outils ; la Matière ne chante pas. Dans le même temps, la phase présente de son combat réclame de lui une action continue et positive : calcul politique, prévisions exactes, discipline, organisation des masses ; le rêve, ici, serait trahison. Rationalisme, matérialisme, positivisme, ces grands thèmes de sa bataille quotidienne sont les moins propices à la création spontanée de mythes poétiques. Le dernier d'entre ces mythes, ce fameux « grand soir » a reculé devant les nécessités de la lutte : il faut courir au plus pressé, gagner cette position, cette autre, faire élever ce salaire, décider cette grève de solidarité, cette protestation contre la guerre d'Indochine : c'est l'efficacité seule qui compte. Et, sans doute, la classe opprimée doit prendre d'abord conscience d'elle-même. Mais cette prise de conscience est exactement le

contraire d'une redescente en soi : il s'agit de reconnaître dans et par l'action, la situation objective du prolétariat, qui peut se définir par les circonstances de la production ou de la répartition des biens. Unis et simplifiés par une oppression qui s'exerce sur tous et sur chacun, par une lutte commune, les travailleurs ne connaissent guère les contradictions intérieures qui fécondent l'œuvre d'art et nuisent à la praxis. Se connaître, pour eux, c'est se situer par rapport aux grandes forces qui les entourent, c'est déterminer la place exacte qu'ils occupent dans leur classe et la fonction qu'ils remplissent dans le Parti. Le langage même dont ils usent est exempt de ces légers desserrements d'écrous, de cette impropriété constante et légère, de ce jeu dans les transmissions qui créent le Verbe poétique. Dans leur métier, ils emploient des termes techniques et bien déterminés ; quant au langage des partis révolutionnaires, Parain a montré qu'il est pragmatique : il sert à transmettre des ordres, des mots d'ordre, des informations ; s'il perd sa rigueur, le Parti se défait. Tout cela tend à l'élimination de plus en plus rigoureuse du sujet ; or il faut que la poésie demeure subjective par quelque côté. Il a manqué au prolétariat une poésie qui fût sociale tout en prenant ses sources dans la subjectivité, qui fût sociale dans l'exacte mesure où elle était subjective, qui s'établît sur un échec du langage et qui fût pourtant aussi exaltante, aussi communément comprise que le plus précis des mots d'ordre ou que le « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous » qu'on lit aux portes de la Russie soviétique. Faute de quoi la poésie de la révolution future est restée entre les mains de jeunes bourgeois bien intentionnés qui puisaient leur inspiration dans leurs contradictions psychologiques, dans l'antinomie de leur idéal et de leur classe, dans l'incertitude de la vieille langue bourgeoise.

Le nègre, comme le travailleur blanc, est victime de la structure capitaliste de notre société ; cette situation lui dévoile son étroite solidarité, par-delà les nuances de peau, avec certaines classes d'Européens opprimés comme lui ; elle l'incite à projeter une société sans privilège où la pigmentation de la peau sera tenue pour un simple accident. Mais, si l'oppression est une, elle se circonstancie selon l'histoire et les conditions géographiques : le noir en est la victime, en tant que noir, à titre d'indigène colonisé ou d'Africain déporté. Et puisqu'on l'opprime dans sa race et à cause d'elle, c'est d'abord de sa race qu'il lui faut prendre

un timbre
 une intonation
 une vigueur
 un dilatement
 une vibration qui par degrés dans la moelle déflue, révulse
 dans sa marche un vieux corps endormi, lui prend la taille
 et la vrille
 et tourne
 et vibre encore dans les mains, dans les reins, le sexe, les
 cuisses et le vagin... »

Mais il faut aller plus loin encore : cette expérience fondamentale de la souffrance est ambiguë ; c'est par elle que la conscience noire va devenir historique. Quelle que soit, en effet, l'intolérable iniquité de sa condition présente, ce n'est pas à elle que le nègre se réfère d'abord quand il proclame qu'il a touché le fond de la douleur humaine. Il a l'horrible bénéfice d'avoir connu la servitude. Chez ces poètes, dont la plupart sont nés entre 1900 et 1918, l'esclavage, aboli un demi-siècle plus tôt, reste le plus vivant des souvenirs :

« Mes aujourd'hui ont chacun sur mon jadis
 de gros yeux qui roulent de rancœur de
 honte
 Va encore mon hébétude de jadis
 de
 coups de corde nouveaux de corps calcinés
 de l'orteil au dos calciné
 de chair morte de tisons de fer rouge de bras
 brisés sous le fouet qui se déchaîne... »

écrit Damas, poète de Guyane. Et Brierre, le Haïtien :

« ... Souvent comme moi tu sens des courbatures
 Se réveiller après les siècles meurtriers
 Et saigner dans ta chair les anciennes blessures... »

C'est pendant les siècles de l'esclavage que le noir a bu la coupe d'amertume jusqu'à la lie ; et l'esclavage est un fait passé que nos auteurs ni leurs pères n'ont connu directement. Mais c'est aussi un énorme cauchemar dont même les plus jeunes d'entre

eux ne savent pas s'ils sont bien réveillés. D'un bout à l'autre de la terre, les noirs, séparés par les langues, la politique et l'histoire de leurs colonisateurs, ont en commun une mémoire collective. On ne s'en étonnera pas, pour peu qu'on se rappelle que les paysans français, en 1789, connaissaient encore des terreurs paniques dont l'origine remontait à la guerre de Cent ans. Ainsi lorsque le noir se retourne sur son expérience fondamentale, celle-ci se révèle tout à coup à deux dimensions : elle est à la fois la saisie intuitive de la condition humaine et à la fois la mémoire encore fraîche d'un passé historique. Je songe ici à Pascal qui, inlassablement, a répété que l'homme était un composé irrationnel de métaphysique et d'histoire, inexplicable dans sa grandeur s'il sort du limon, dans sa misère s'il est encore tel que Dieu l'a fait, et qu'il fallait recourir pour le comprendre au fait irréductible de la chute. C'est dans le même sens que Césaire appelle sa race la « race tombée ». Et en un certain sens je vois assez le rapprochement qu'on peut faire d'une conscience noire et d'une conscience chrétienne : la loi d'airain de l'esclavage évoque celle de l'Ancien Testament, qui relate les conséquences de la Faute. L'abolition de l'esclavage rappelle cet autre fait historique : la Rédemption. Le paternalisme doucereux de l'homme blanc après 1848, celui du Dieu blanc après la Passion se ressemblent. Seulement la faute inexpiable que le noir découvre au fond de sa mémoire, ce n'est pas la sienne propre, c'est celle du blanc ; le premier fait de l'histoire nègre, c'est bien un péché originel : mais le noir en est l'innocente victime. C'est pourquoi sa conception de la souffrance s'oppose radicalement au dolorisme blanc. Si ces poèmes sont, pour la plupart, si violemment anti-chrétiens, c'est que la religion des blancs apparaît aux yeux du nègre, plus clairement encore qu'à ceux du prolétariat européen, comme une mystification : elle veut lui faire partager la responsabilité d'un crime dont il est la victime ; les rapt, les massacres, les viols et les tortures qui ont ensanglanté l'Afrique, elle veut le persuader d'y voir un châtiement légitime, des épreuves méritées. Direz-vous qu'elle proclame, en retour, l'égalité de tous les hommes devant Dieu ? Devant Dieu, oui. Je lisais hier encore dans Esprit ces lignes d'un correspondant de Madagascar :

« Je suis aussi persuadé que vous que l'âme d'un Malgache vaut l'âme d'un blanc... Exactement comme l'âme d'un enfant devant Dieu vaut l'âme de son père. Seulement, Monsieur le

Directeur, vous ne laissez pas conduire votre automobile, si vous en avez une, par vos enfants. »

On ne peut concilier plus élégamment christianisme et colonialisme. Contre les sophismes, le noir, par le simple approfondissement de sa mémoire d'ancien esclave, affirme que la douleur est le lot des hommes et qu'elle n'en est pas moins imméritée. Il rejette avec horreur le marasme chrétien, la volupté morose, l'humilité masochiste et toutes les invites tendancieuses à la résignation ; il vit le fait absurde de la souffrance dans sa pureté, dans son injustice et dans sa gratuité et il y découvre cette vérité méconnue ou masquée par le christianisme : la souffrance comporte en elle-même son propre refus ; elle est par essence refus de souffrir, elle est la face d'ombre de la négativité, elle s'ouvre sur la révolte et sur la liberté. Du coup il s'historialise dans la mesure où l'intuition de la souffrance lui confère un passé collectif et lui assigne un but dans l'avenir. Tout à l'heure encore il était pur surgissement présent d'instincts immémoriaux, pure manifestation de la fécondité universelle et éternelle. Voici qu'il interpelle ses frères de couleur en un tout autre langage :

« Nègre colporteur de révolte
tu connais les chemins du monde
depuis que tu fus vendu en Guinée... »

Et

« Cinq siècles vous ont vu les armes à la main
et vous avez appris aux races exploitantes
la passion de la liberté. »

Déjà il y a une Geste noire : d'abord l'âge d'or de l'Afrique, puis l'ère de la dispersion et de la captivité, puis l'éveil de la conscience, les temps héroïques et sombres des grandes révoltes, de Toussaint Louverture et des héros noirs, puis le fait de l'abolition de l'esclavage — « inoubliable métamorphose », dit Césaire — puis la lutte pour la libération définitive.

« Vous attendez le prochain appel
l'inévitable mobilisation
car votre guerre à vous n'a connu que des trêves
car il n'est pas de terre où n'ait coulé ton sang
de langue où ta couleur n'ait été insultée

Vous souriez, Black Boy,
vous chantez,
vous dansez,
vous bercez les générations
qui montent à toutes les heures
sur les fronts du travail et de la peine
qui monteront demain à l'assaut des bastilles
vers les bastions de l'avenir
pour écrire dans toutes les langues
aux pages claires de tous les ciels
la déclaration de tes droits méconnus
depuis plus de cinq siècles... »

Étrange et décisif virage : la race s'est transmuée en historicité, le Présent noir explose et se temporalise, la Négritude s'insère avec son Passé et son Avenir dans l'Histoire Universelle, ce n'est plus un état ni même une attitude existentielle, c'est un Devenir ; l'apport noir dans l'évolution de l'Humanité, ce n'est plus une saveur, un goût, un rythme, une authenticité, un bouquet d'instincts primitifs : c'est une entreprise datée, une patiente construction, un futur. C'est au nom des qualités ethniques que le Noir, tout à l'heure, revendiquait sa place au soleil ; à présent, c'est sur sa mission qu'il fonde son droit à la vie et cette mission, tout comme celle du prolétariat, lui vient de sa situation historique : parce qu'il a, plus que tous les autres, souffert de l'exploitation capitaliste, il a acquis, plus que tous les autres, le sens de la révolte et l'amour de la liberté. Et parce qu'il est le plus opprimé, c'est la libération de tous qu'il poursuit nécessairement, lorsqu'il travaille à sa propre délivrance :

« Noir messenger d'espoir
tu connais tous les chants du monde
depuis ceux des chantiers immémoriaux du Nil. »

Mais pouvons-nous encore, après cela, croire à l'homogénéité intérieure de la Négritude ? Et comment dire ce qu'elle est ? Tantôt c'est une innocence perdue qui n'eut d'existence qu'en un lointain passé, et tantôt un espoir qui ne se réalisera qu'au sein de la Cité future. Tantôt elle se contracte dans un instant de fusion panthéistique avec la Nature et tantôt elle s'étend jus-

qu'à coïncider avec l'histoire entière de l'Humanité ; tantôt c'est une attitude existentielle et tantôt l'ensemble objectif des traditions négro-africaines. Est-ce qu'on la découvre ? est-ce qu'on la crée ? Après tout, il est des noirs qui « collaborent » ; après tout, Senghor, dans les notices dont il a fait précéder les œuvres de chaque poète, semble distinguer des degrés dans la Négritude. Celui qui s'en fait l'annonciateur auprès de ses frères de couleur les invite-t-il à se faire toujours plus nègres, ou bien, par une sorte de psychanalyse poétique, leur dévoile-t-il ce qu'ils sont ? Est-elle nécessité ou liberté ? S'agit-il, pour le nègre authentique, que ses conduites découlent de son essence comme les conséquences découlent d'un principe, ou bien est-on nègre comme le fidèle d'une religion est croyant, c'est-à-dire dans la crainte et le tremblement, dans l'angoisse, dans le remords perpétuel de n'être jamais assez ce qu'on voudrait être ? Est-ce une donnée de fait ou une valeur ? L'objet d'une intuition empirique ou d'un concept moral ? Est-ce une conquête de la réflexion ? Ou si la réflexion l'empoisonne ? Si elle n'est jamais authentique que dans l'irréfléchi et dans l'immédiat ? Est-ce une explication systématique de l'âme noire ou un Archétype platonicien qu'on peut indéfiniment approcher sans jamais y atteindre ? Est-ce pour les noirs, comme notre bon sens d'ingénieurs, la chose du monde la mieux partagée ? Ou descend-elle en certains comme une grâce et choisit-elle ses élus ? Sans doute répondra-t-on qu'elle est tout cela à la fois et bien d'autres choses encore. Et j'en demeure d'accord : comme toutes les notions anthropologiques, la Négritude est un chatoiement d'être et de devoir-être ; elle vous fait et vous la faites : serment et passion, à la fois. Mais il y a plus grave : le nègre, nous l'avons dit, se crée un racisme antiraciste. Il ne souhaite nullement dominer le monde : il veut l'abolition des privilèges ethniques d'où qu'ils viennent ; il affirme sa solidarité avec les opprimés de toute couleur. Du coup la notion subjective, existentielle, ethnique de négritude « passe », comme dit Hegel, dans celle — objective, positive, exacte — de prolétariat. « Pour Césaire, dit Senghor, le « Blanc » symbolise le capital, comme le Nègre le travail... A travers les hommes à peau noire de sa race, c'est la lutte du prolétariat mondial qu'il chante. » C'est facile à dire, moins facile à penser. Et, sans doute, ce n'est pas par hasard que les chantres les plus ardents de la Négritude sont en même temps des militants marxistes. Mais cela n'empêche que la

notion de race ne se recoupe pas avec celle de classe : celle-là est concrète et particulière, celle-ci universelle et abstraite ; l'une ressortit à ce que Jaspers nomme compréhension et l'autre à l'intellection ; la première est le produit d'un syncrétisme psycho-biologique et l'autre est une construction méthodique à partir de l'expérience. En fait, la Négritude apparaît comme le temps faible d'une progression dialectique : l'affirmation théorique et pratique de la suprématie du blanc est la thèse ; la position de la Négritude comme valeur antithétique est le moment de la négativité. Mais ce moment négatif n'a pas de suffisance par lui-même et les noirs qui en usent le savent fort bien ; ils savent qu'il vise à préparer la synthèse ou réalisation de l'humain dans une société sans races. Ainsi la Négritude est pour se détruire, elle est passage et non aboutissement, moyen et non fin dernière. Dans le moment que les Orphées noirs embrassent le plus étroitement cette Eurydice, ils sentent qu'elle s'évanouit entre leurs bras. C'est un poème de Jacques Roumain, communiste noir, qui fournit sur cette nouvelle ambiguïté le plus émouvant témoignage :

« Afrique j'ai gardé ta mémoire Afrique
tu es en moi
Comme l'écharde dans la blessure
comme un fétiche tutélaire au centre du village
fais de moi la pierre de ta fronde
de ma bouche les lèvres de ta plaie
de mes genoux les colonnes brisées de ton abaissement
pourtant
je ne veux être que de votre race
ouvriers paysans de tous les pays. »

Avec quelle tristesse il retient encore un moment ce qu'il a décidé d'abandonner ! Avec quelle fierté d'homme il ira dépouiller pour les autres hommes sa fierté de nègre ! Celui qui dit à la fois que l'Afrique est en lui « comme l'écharde dans la blessure », qu'il ne veut être que de la race universelle des opprimés, celui-là n'a pas quitté l'empire de la conscience malheureuse. Un pas de plus et la Négritude va disparaître tout à fait : ce qui était le bouillonnement ancestral et mystérieux du sang noir, le nègre lui-même en fait un accident géographique, le produit inconsistant du déterminisme universel :

« Est-ce tout cela climat étendue espace
qui crée le clan la tribu la nation
la peau la race des dieux
notre dissemblance inexorable. »

Mais cette rationalisation du concept racial le poète n'a pas tout à fait le courage de la reprendre à son compte : on voit qu'il se borne à interroger ; sous sa volonté d'union perce un amer regret. Étrange chemin : humiliés, offensés, les noirs fouillent au plus profond d'eux-mêmes pour retrouver leur plus secret orgueil, et quand ils l'ont enfin rencontré, cet orgueil se conteste lui-même : par une générosité suprême ils l'abandonnent, comme Philoctète abandonnait à Néoptolème son arc et ses flèches. Ainsi le rebelle de Césaire découvre au fond de son cœur le secret de ses révoltes : il est de race royale.

« — c'est vrai qu'il y a quelque chose en toi qui n'a jamais pu se soumettre, une colère, un désir, une tristesse, une impatience, un mépris enfin, une violence... et voilà tes veines charrient de l'or non de la boue, de l'orgueil non de la servitude. Roi tu as été Roi jadis. »

Mais il repousse aussitôt cette tentation :

« Une loi est que je couvre d'une chaîne sans cassure jusqu'au confluent de feu qui me volatilise qui m'épure et m'incendie de mon prisme d'or amalgamé... Je périrai. Mais un. Intact. »

C'est peut-être cette nudité ultime de l'homme qui a arraché de lui les oripeaux blancs qui masquaient sa cuirasse noire et qui, à présent, défait et rejette cette cuirasse elle-même ; c'est peut-être cette nudité sans couleur qui symbolise le mieux la Négritude : car la Négritude n'est pas un état, elle est pur dépassement d'elle-même, elle est amour. C'est au moment où elle se renonce qu'elle se trouve ; c'est au moment où elle accepte de perdre qu'elle a gagné : à l'homme de couleur et à lui seul il peut être demandé de renoncer à la fierté de sa couleur. Il est celui qui marche sur une crête entre le particularisme passé qu'il vient de gravir et l'universalisme futur qui sera le crépuscule de sa négritude ; celui qui vit jusqu'au bout le particularisme pour y trouver l'aurore de l'universel. Et sans doute le travailleur

blanc, lui aussi, prend conscience de sa classe pour la nier puisqu'il veut l'avènement d'une société sans classe : mais, encore une fois, la définition de la classe est objective ; elle résume seulement les conditions de son aliénation ; tandis que le nègre, c'est au fond de son cœur qu'il trouve la race et c'est son cœur qu'il doit arracher. Ainsi la Négritude est dialectique ; elle n'est pas seulement ni surtout l'épanouissement d'instincts ataviques ; elle figure le dépassement d'une situation définie par des consciences libres. Mythe douloureux et plein d'espoir, la Négritude, née du Mal et grosse d'un Bien futur, et vivante comme une femme qui naît pour mourir et qui sent sa propre mort jusque dans les plus riches instants de sa vie ; c'est un repos instable, une fixité explosive, un orgueil qui se renonce, un absolu qui se sait transitoire : car en même temps qu'elle est l'annonciatrice de sa naissance et de son agonie, elle demeure l'attitude existentielle choisie par des hommes libres et vécue absolument, jusqu'à la lie. Parce qu'elle est cette tension entre un Passé nostalgique où le noir n'entre plus tout à fait et un avenir où elle cédera la place à des valeurs nouvelles, la Négritude se pare d'une beauté tragique qui ne trouve d'expression que dans la poésie. Parce qu'elle est l'unité vivante et dialectique de tant de contraires, parce qu'elle est un Complexe rebelle à l'analyse, c'est seulement l'unité multiple d'un chant qui la peut manifester et cette beauté fulgurante du Poème, que Breton nomme « explosive-fixe ». Parce que tout essai pour en conceptualiser les différents aspects aboutirait nécessairement à en montrer la relativité, alors qu'elle est vécue dans l'absolu par des consciences royales, et parce que le poème est un absolu, c'est la poésie seule qui permettra de fixer l'aspect inconditionnel de cette attitude. Parce qu'elle est une subjectivité qui s'inscrit dans l'objectif, la Négritude doit prendre corps dans un poème, c'est-à-dire dans une subjectivité-objet ; parce qu'elle est un Archétype et une Valeur, elle trouvera son symbole le plus transparent dans les valeurs esthétiques ; parce qu'elle est un appel et un don, elle ne peut se faire entendre et s'offrir que par le moyen de l'œuvre d'art qui est appel à la liberté du spectateur et générosité absolue. La Négritude c'est le contenu du poème, c'est le poème comme chose du monde, mystérieuse et ouverte, indéchiffrable et suggestive ; c'est le poète lui-même. Il faut aller plus loin encore ; la Négritude, triomphe du Narcissisme et suicide de Narcisse,

tension de l'âme au-delà de la culture, des mots et de tous les faits psychiques, nuit lumineuse du non-savoir, choix délibéré de l'impossible et de ce que Bataille nomme le « supplice », acceptation intuitive du monde et refus du monde au nom de la « loi du cœur », double postulation contradictoire, rétraction revendicante, expansion de générosité, est, en son essence, Poésie. Pour une fois au moins, le plus authentique projet révolutionnaire et la poésie la plus pure sortent de la même source.

Et si le sacrifice, un jour, est consommé, qu'arrivera-t-il ? Qu'arrivera-t-il si le noir dépouillant sa négritude au profit de la Révolution ne se veut plus considérer que comme un prolétaire ? Qu'arrivera-t-il s'il ne se laisse plus définir que par sa condition objective ? s'il s'oblige, pour lutter contre le capitalisme blanc, à assimiler les techniques blanches ? La source de la Poésie tarira-t-elle ? ou bien le grand fleuve noir colorera-t-il malgré tout la mer dans laquelle il se jette ? Il n'importe : à chaque époque sa poésie ; à chaque époque, les circonstances de l'histoire élisent une nation, une race, une classe pour reprendre le flambeau, en créant des situations qui ne peuvent s'exprimer ou se dépasser que par la Poésie ; et tantôt l'élan poétique coïncide avec l'élan révolutionnaire et tantôt ils divergent. Saluons aujourd'hui la chance historique qui permettra aux noirs de

« pousser d'une telle raideur le grand cri nègre que les assises du monde en seront ébranlées »¹.

1. CÉSAIRE, *Les armes miraculeuses*, p. 150.



Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, 1952

I Le Noir et le langage (fin du premier chapitre)

[...]

Parler une langue, c'est assumer un monde, une culture. L'Antillais qui veut être blanc le sera d'autant plus qu'il aura fait sien l'instrument culturel qu'est le langage. Je me souviens, il y a un peu plus d'un an, à Lyon, après une conférence où j'avais tracé un parallèle entre la poésie noire et la poésie européenne, de ce camarade métropolitain me disant chaleureusement : « Au fond, tu es un Blanc. » Le fait pour moi d'avoir étudié à travers la langue du Blanc un problème aussi intéressant me donnait droit de cité.

Historiquement, il faut comprendre que le Noir veut parler le français, car c'est la clef susceptible d'ouvrir les portes qui, il y a cinquante ans encore, lui étaient interdites. Nous retrouvons chez les Antillais entrant dans le cadre de notre description une recherche des subtilités, des raretés du langage, — autant de moyens de se prouver à eux-mêmes une adéquation à la culture¹. On a dit : les orateurs antillais ont une puissance d'expression qui laisserait pantelants les Européens. Il me revient un fait significatif : en 1945, lors des campagnes électorales, Aimé Césaire, candidat à la députation, parlait à l'école des garçons de Fort-de-France devant un auditoire nombreux. Au milieu de la conférence, une femme s'évanouit. Le lendemain, un camarade, relatant l'affaire, la commentait de la sorte : « Français a té tellement chaud que la femme là tombé malcadi². » Puissance du langage !

Quelques autres faits méritent de retenir notre attention : par exemple M. Charles-André Julien présentant Aimé Césaire : « un poète noir agrégé de l'Université... », ou encore, tout simplement, le terme de « grand poète noir ».

1 Voir par exemple le nombre presque incroyable des anecdotes auxquelles a donné naissance l'élection à la députation de tel candidat. Une ordure de journal, du nom de *Canard déchaîné*, n'a eu de cesse qu'il n'ait enveloppé M. B... de créolismes éviscérants. C'est en effet l'arme-massue aux Antilles : ne sait pas s'exprimer en français.

2 Le français (l'élégance de la forme) était tellement chaud que la femme est tombée en transes.

Il y a dans ces phrases toutes faites, et qui semblent répondre à une urgence de bon sens, — car enfin Aimé Césaire est noir et il est poète, — une subtilité qui se cache, un nœud qui persiste. J'ignore qui est Jean Paulhan, sinon qu'il écrit des ouvrages fort intéressants ; j'ignore quel peut être l'âge de Caillois, ne retenant que les manifestations de son existence dont il raye le ciel de temps à autre. Et que l'on ne nous accuse point d'anaphylaxie affective ; ce que nous voulons dire, c'est qu'il n'y a pas de raison pour que M. Breton dise de Césaire : « Et c'est un Noir qui manie la langue française comme il n'est pas aujourd'hui un Blanc pour la manier ³. »

Et quand bien même M. Breton exprimerait la vérité, je ne vois pas en quoi résiderait le paradoxe, en quoi résiderait la chose à souligner, car enfin M. Aimé Césaire est martiniquais et agrégé de l'Université.

Encore une fois nous retrouvons M. Michel Leiris : « S'il y a chez les écrivains antillais volonté de rupture avec les formes littéraires liées à l'enseignement officiel, cette volonté, tendue vers un avenir plus aéré, ne saurait revêtir une allure folklorisante. Désireux avant tout, littérairement, de formuler le message qui leur appartient en propre et quant à quelques-uns tout au moins d'être les porte-parole d'une vraie race aux possibilités méconnues, ils dédaignent l'artifice que représenterait pour eux, dont la formation intellectuelle s'est opérée à travers le français de façon presque exclusive, le recours à un parler qu'ils ne pourraient plus guère employer que comme une chose apprise ⁴. »

Mais, me rétorqueront les Noirs, c'est un honneur pour nous qu'un Blanc comme Breton écrive pareilles choses.

Continuons...

3 Introduction au Cahier d'un retour au pays natal, p. 14.

4 Michel Leiris, *art. cit.*

Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, 1952

V L'expérience vécue du noir

[...]

Ainsi, à mon irrationnel, on opposait le rationnel. À mon rationnel, le « véritable rationnel ». À tous les coups, je jouais perdant. J'expérimentai mon hérédité. Je fis un bilan complet de ma maladie. Je voulais être typiquement nègre, — ce n'était plus possible. Je voulais être blanc, — il valait mieux en rire. Et quand j'essayais, sur le plan de l'idée et de l'activité intellectuelle, de revendiquer ma négritude, on me l'arrachait. On me démontrait que ma démarche n'était qu'un terme dans la dialectique :

« Mais il y a plus grave : le nègre, nous l'avons dit, se crée un racisme antiraciste. Il ne souhaite nullement dominer le monde : il veut l'abolition des privilèges ethniques d'où qu'ils viennent ; il affirme sa solidarité avec les opprimés de toute couleur. Du coup la notion subjective, existentielle, ethnique de *négritude* « passe », comme dit Hegel, dans celle — objective, positive, exacte — de *prolétariat*. « Pour Césaire, dit Senghor, le « Blanc » symbolise le capital, comme le nègre le travail... À travers les hommes à peau noire de sa race, c'est la lutte du prolétariat mondial qu'il chante. »

» C'est facile à dire, moins facile à penser. Et, sans doute, ce n'est pas par hasard que les chantres les plus ardents de la négritude sont en même temps des militants marxistes.

» Mais cela n'empêche que la notion de race ne se recoupe pas avec celle de classe : celle-là est concrète et particulière, celle-ci universelle et abstraite ; l'une ressortit à ce que Jaspers nomme compréhension et l'autre à l'intellection ; la première est le produit d'un syncrétisme psycho-biologique et l'autre est une construction méthodique à partir de l'expérience. En fait, la négritude apparaît comme le temps faible d'une progression dialectique : l'affirmation théorique et pratique de la suprématie du Blanc est la thèse ; la position de la négritude comme valeur antithétique est le moment de la négativité. Mais ce moment négatif n'a pas de suffisance par lui-même et les Noirs qui en usent le savent fort bien ; ils savent qu'il vise à préparer la synthèse ou réalisation de l'humain dans une société sans races. Ainsi la

Négritude est pour se détruire, elle est passage et non aboutissement, moyen et non fin dernière ¹. »

Quand je lus cette page, je sentis qu'on me volait ma dernière chance. Je déclarai à mes amis : « La génération des jeunes poètes noirs vient de recevoir un coup qui ne pardonne pas. » On avait fait appel à un ami des peuples de couleur, et cet ami n'avait rien trouvé de mieux que montrer la relativité de leur action. Pour une fois, cet hégélien-né avait oublié que la conscience a besoin de se perdre dans la nuit de l'absolu, seule condition pour parvenir à la conscience de soi. Contre le rationalisme, il rappelait le côté négatif, mais en oubliant que cette négativité tire sa valeur d'une absoluité quasi substantielle. La conscience engagée dans l'expérience ignore, doit ignorer les essences et les déterminations de son être.

Orphée Noir est une date dans l'intellectualisation de *l'exister* noir. Et l'erreur de Sartre a été non seulement de vouloir aller à la source de la source, mais en quelque façon de tarir cette source :

« La source de la Poésie tarira-t-elle ? Ou bien le grand fleuve noir colorera-t-il malgré tout la mer dans laquelle il se jette ? Il n'importe : à chaque époque sa poésie ; à chaque époque, les circonstances de l'histoire élisent une nation, une race, une classe pour reprendre le flambeau, en créant des situations qui ne peuvent s'exprimer ou se dépasser que par la Poésie ; et tantôt l'élan poétique coïncide avec l'élan révolutionnaire et tantôt ils divergent. Saluons aujourd'hui la chance historique qui permettra aux Noirs de pousser « d'une telle raideur le grand cri nègre que les assises du monde en seront ébranlées » (Césaire) ². »

Et voilà, ce n'est pas moi qui me crée un sens, mais c'est le sens qui était là, pré-existant, m'attendant. Ce n'est pas avec ma misère de mauvais nègre, mes dents de mauvais nègre, ma faim de mauvais nègre, que je modèle un flambeau pour y foutre le feu afin d'incendier ce monde, mais c'est le flambeau qui était là, attendant cette chance historique.

¹ Jean-Paul Sartre, *Orphée Noir*, Préface à *l'Anthologie de la poésie nègre et malgache*, pp. XL et suiv.

² J.-P. Sartre, *ibid.*, p. XLIV.